

«Des citoyens plurilingues, une ressource pour l'Europe»

Anne-Claude Berthoud, professeure de linguistique à l'UNIL et directrice de la recherche européenne Dylan, estime que le plurilinguisme est un moyen de lutter contre le prêt-à-penser



Dans une société fondée sur la connaissance et le développement économique, la diversité linguistique doit être considérée comme un atout et non comme un obstacle; tel est le défi que se donne la Commission européenne pour l'Europe de demain et qu'il convient de soutenir à force d'arguments, et notamment des arguments scientifiques.

Pour tenter de répondre à cette ambition, une recherche européenne coordonnée par l'Université de Lausanne a reçu près de 5 millions d'euros. Le projet Dylan (Dynamiques des langues et gestion de la diversité) sera officiellement lancé les 30 et 31 octobre 2006 à Lausanne. Au sein du 6e Programme-cadre européen, il réunit dix-neuf universités provenant de treize pays et compte treize langues officielles. Il est dirigé par la soussignée, professeure à l'UNIL, avec la collaboration des professeurs Georges Lüdi de l'Université de Bâle et François Grin de l'Université de Genève, et du Bureau de management Sciprom (EPFL).

Ce programme vise à décrire comment les différents modes de penser, d'argumenter et d'agir, inhérents à chaque langue, peuvent contribuer à la construction et au

transfert des connaissances, intervenir dans les négociations, la résolution de problèmes ou les prises de décision. Ces processus seront observés dans trois domaines clés: les entreprises, les institutions européennes et les systèmes éducatifs.

«Jongler» avec les langues au service des connaissances et du marché de l'emploi implique le développement de compétences plurilingues qui vont bien au-delà de la seule maîtrise de l'anglais, conçue certes comme nécessaire, mais non suffisante. Car il y a des

La formule trilingue 1+2 serait bien le bagage langagier minimum pour être actif sur la scène internationale

choses qu'on ne peut pas faire avec une *lingua franca* (une langue de communication généralisée), ou que l'on peut faire au prix de réductions et de compromis infiniment dommageables en termes de richesse conceptuelle et d'efficacité communicative. La formule trilingue 1+2 (langue maternelle + 2 langues étrangères: l'une fonctionnelle de grande portée internationale, l'autre identitaire et de proximité), tant discutée aujourd'hui en Suisse, serait donc bien le bagage langagier minimum pour être actif sur la scène internationale.

Or, imaginer des scénarios linguistiques possibles suffisamment souples et transversaux pour affronter la diversité des situations communicatives exige un nouveau regard sur les langues et sur leur maîtrise, appelle un travail sur les représentations, les préjugés, sur les décalages entre ce que l'on fait et ce que l'on croit faire avec les langues, sur les normes encore très «monolingues» (maîtriser une langue étrangère comme sa propre langue, alors qu'il s'agit avant tout de viser des savoirs partiels), ainsi que sur les politiques linguistiques et les stratégies mises en place. Sans oublier les leçons de l'histoire où se sont succédé en alternance les tendances à la standardisation et à la diversification linguistiques.

Il s'agit de remettre en question le présupposé selon lequel il serait plus simple et plus économique de choisir une seule langue pour l'Europe. Il convient de poser la question du coût à moyen et long termes du non-multilinguisme pour l'Europe et de concevoir au contraire le multilinguisme en termes de bénéfice, comme le proposent ces slogans imaginés par des chercheurs du projet Dylan: «L'avenir de l'Europe est multilingue», «Transformer la diversité en avantage», «Des citoyens plurilingues: une ressource pour l'Europe», «C'est de la différence que naît la compréhension», «Prendre le multilinguisme au sérieux», «Le monolingue est un handicap qui se soigne»...

Si la biodiversité est conçue comme essence même de la vie,

cette diversité doit être tout autant pour la culture, le monde de la connaissance et de l'économie. C'est de la différence et de la confrontation des points de vue qu'émerge une dynamique féconde, dans la confrontation des mots que l'on va au fond des choses et qu'on s'en «défamiliarise». Tourner ensemble autour d'un mot au lieu d'utiliser sans discussion sa traduction en anglais permet de mieux comprendre l'objet qu'il désigne. En passant par un processus de négociation, on fait le tour de toutes les facettes de l'objet. Sans cette opacité première dans les mots, la langue devient langue de bois, elle conduit à une illusion de transparence. Car les langues sont autant de lunettes pour lire le monde et pour agir. Changer de lunettes donne un meilleur accès au monde pour mieux s'y ajuster. Porter une attention aux lunettes conduit à relativiser les choses qu'elles nous font voir et à réinterroger nos façons d'agir.

Ainsi, le plurilinguisme serait une façon de mieux contrôler nos pensées et nos actions, un moyen de lutter contre le prêt-à-penser, le prêt-à-parler, une assurance risquée contre les schémas simplificateurs, en nous rappelant constamment que «la compréhension peut être un cas particulier de malentendu»...

Une façon de gérer la diversité pour mieux répondre à une ambition commune: celle de construire une Europe de la connaissance et du développement économique sur fond d'altérité, d'intercompréhension et de tolérance.